

La collection Morin ou quarante années de « Fellinite » aiguë.

C'est en 1963, dans une salle de cinéma de Besançon, que j'ai attrapé la « Fellinite » aiguë à l'occasion d'une projection de *8 ½* qui venait de sortir sur les écrans. Cette maladie ne m'a pas lâchée un instant jusqu'en 2004. De temps en temps, encore aujourd'hui, elle me laisse quelque peu fébrile. Non seulement ce film mythique me transmet définitivement le virus du cinéma dont j'ai fait mon activité principale, mais il m'incita aussi à collectionner tout ce qui concernait (de près ou de loin) ce réalisateur dont j'avais déjà vu quelques années auparavant *La Strada*. Tout, cela veut vraiment dire tout.

Au début, ce furent avant tout des articles de presse, des photos de magazine et des livres concernant les films du « Maestro ». Puis je commençai à recueillir dans les cinémas et auprès des projectionnistes des affiches et des photos servant à la publicité.

Pendant la période de ma collaboration avec Fellini, de 1971 à 1977, cette manie s'amplifia. Comme son secrétaire privé, je pouvais conserver une partie de la correspondance qu'il recevait ou que j'envoyais en son nom. Comme son assistant à la réalisation, je recevais des scénarii, des dessins préparatoires, des maquettes, des photos de casting. J'échangeais, avec le chef machiniste, les « claps » des films contre des bouteilles de whisky. Je récupérais des accessoires après le tournage. J'achetais des photos en allant dans les différents laboratoires ayant travaillé sur les vieux films de Fellini. Je courrais les bouquinistes, les marchés aux puces pour retrouver tel ouvrage, telle revue, telle affiche ou photo. Je rencontrais les anciens collaborateurs du réalisateur riminois pour recueillir leurs témoignages. J'obtenais des mémoires universitaires et des thèses de doctorat sur ses films. Souvent, pendant que nous travaillions ensemble, Fellini au téléphone griffonnait, dessinait, puis déchirait ou jetait ces caricatures. Et je ne pouvais m'empêcher, de temps en temps, de visiter sa corbeille à papier avant le passage de la femme de ménage. Parfois, dans son bureau de Via Sistina ou celui de Cinecittà pendant la séance du courrier, ou au restaurant pendant le weekend, Fellini me faisait cadeau d'une esquisse ou d'une caricature. Comme le travail de secrétaire privé n'était pas rémunéré, il me « payait » en nature : un tableau, une lithographie, une sculpture, une décoration, ... Fellini ne gardait rien. Il ne voulait rien laisser derrière lui. Mais, en même temps, il était content que quelqu'un contribue à sa mémoire, me présentant parfois à ses hôtes comme son historien.

Puis, les années passant, je fis les ventes aux enchères et les brocantes en Italie, en Belgique, en France... J'acquis à Bruxelles le dessin original de l'affiche de la Warner Bros. d'*Amarcord* et à Rome quelques costumes du *Casanova*.

Après 23 années d'activité à Rome, ma passion « fellinesque » et cinématographique en général envahissait mon appartement de Monte Mario de plus de 30'000 documents ou pièces. En 1994, au moment de quitter l'Italie, je fis don de plus de 10'000 d'entre eux à des amis romains, critiques de cinéma. Puis en 1998 et en 2001 j'en déposai 13'500 au Lycée-Collège des Creuset à Sion. Cette collection donna naissance à l'*Association Fellini* puis à la *Fondation Fellini pour le Cinéma* afin de communiquer cette passion aux étudiants et leur permettre de découvrir ou redécouvrir à la fois l'univers du grand visionnaire qu'était Fellini, mais aussi, à travers des dizaines d'autres cinéastes, l'âge d'Or d'un cinéma qui fait aujourd'hui partie de l'histoire de notre imaginaire.